

Controverses et débats sur l'origine, l'histoire et l'identité des Gagaouzes, turcophones chrétiens de Moldavie

Sylvie Gangloff

in Bacqué-Grammont J.-L., Pino A., Khoury S. (ed.), *D'un Orient à l'autre. Actes des Troisièmes Journées de l'Orient*, Louvain (Belgique), Peeters, « Les Cahiers de la Société Asiatique » (4), 2006, pp. 249-266.

Les Gagaouzes, peuple de religion chrétienne orthodoxe et de langue turque, vit aujourd'hui principalement en république de Moldavie où ils sont environ 150 000. On trouve également des Gagaouzes dans les Balkans, et notamment en Bulgarie où ils sont moins nombreux et plus difficile à chiffrer. C'est un peuple, premièrement, mal connu et sur lequel nous disposons de peu de sources et, deuxièmement, dont l'origine et l'histoire a suscité de nombreuses controverses ; controverses qui ont donné lieu – et donnent encore lieu – à de multiples spéculations.

Sur les origines des Gagaouzes : les controverses historiques

La question de l'origine des Gagaouzes a longtemps été l'objet de controverses. Jusqu'au 19^{ème} siècle, les Gagaouzes vivaient dans la Dobroudja, cette bande de terre qui s'étire entre la mer Noire et le Danube. La seule certitude que l'on ait concernant leur arrivée dans les Balkans est qu'elle est pré-ottomane.

Les historiens ont un temps soutenu la thèse d'une ascendance petchénergue ou koumane des Gagaouzes, deux peuples turcs qui ont émigré dans la Dobroudja au 11^{ème} siècle via les steppes du sud de la Russie, contrairement donc aux Seldjouks et aux Ottomans qui, eux, sont passés par la Perse et l'Asie mineure. Les Petchénègues ont migré de la région de la Volga et de l'Oural vers l'ouest dès le 9^{ème} siècle et ils ont traversé le Danube au milieu du 11^{ème} siècle (1048). Ils se sont donc installés, au moins quelques temps, dans la Dobroudja. Ils y furent suivis par les Koumans, autre peuple turcophone qui, eux, abordent le Danube vers la fin du 11^{ème} siècle (1091). Ils vont ensuite se disperser, comme les Petchénègues, dans le reste des Balkans où l'on perd leur trace vers la fin du 13^{ème} siècle. L'intérêt de cette hypothèse est qu'elle

permet d'expliquer la religion des Gagaouzes puisque on sait que les Petchénègues et les Koumans s'étaient en partie convertis au christianisme sous l'influence de leurs voisins slaves et byzantins. Cette hypothèse ne résiste toutefois pas à une analyse comparative des langues de ces peuples : en effet la langue des Gagaouzes appartient au groupe linguistique turc du sud-ouest ou groupe oghuz (comme l'ottoman et le turc de Turquie d'aujourd'hui), alors que la langue parlée par les Koumans et les Petchénègues appartenait au groupe linguistique turc du nord-ouest. L'hypothèse selon laquelle les Gagaouzes seraient donc les descendants des Petchénègues ou Koumans n'est donc pas tenable.

Une autre hypothèse voudrait que les Gagaouzes soient les descendants de tribus oghuz qui auraient émigré dans les Balkans avant les Petchénègues et les Koumans, toujours via les steppes du sud de la Russie, et qui auraient été christianisées par des missions slaves. Cette hypothèse a été mise en avant au début du 20^{ème} siècle par un ethnologue russe qui apparente les Gagaouzes aux Uzes (ou Torks), peuple qui se serait en partie installé dans la Dobroudja au 11^{ème} siècle après avoir été chassé par les Koumans et les Russes des steppes du sud de la Russie¹. Très peu de sources attestent cependant de la présence de ce peuple dans la région à cette époque².

Ces thèses ont été remises en cause par les travaux du turcologue Paul Wittek qui, lui, soutient l'hypothèse d'une origine seldjouke. C'est sur l'analyse d'un récit épique, l'*oğuznâme* de Yazıcıoğlu Ali³, récit achevé en 1424 et qui est en partie la traduction en turc de l'histoire des Seldjouks de Rum de 1192 à 1281 composé par

¹ V. A. Moškov, "Gagauzy Benderskogo uezda", *Ètnografičeskoye Obozrenie*, 1900-02.

² Voir, par exemple, Ernst Max Hoppe, "I Gagaouzi popolazione turco-cristiana della Bulgaria", *Oriente Moderno*, Tome XIV, 1934, pp. 132-143. Sur ces thèses, voir Karpat Kemal, "Gagauların tahiri menşei üzerine ve folklorundan parçalar", *I. Uluslararası Türk Folklor Kongresi Bildirleri*, Ankara, Ankara Üniversitesi Basımevi, 1976, pp. 163-177.

³ Yazıcıoğlu Ali, *Selçuknâme*, Topkapı Sarayı Müze Ktp., Revan Böl., nu.1390, 1391.

Ibn Bibi, que Paul Wittek forme l'hypothèse que les Gagaouzes seraient les descendants des fidèles du sultan seldjouk Kay Ka'us⁴.

Il ressort des récits d'Ibn Bibi (et de Yazıcioğlu Ali), que le sultan seldjouk Izz-al-din Kay Ka'us II, menacé par les Mongols, s'est réfugié en 1361 auprès de l'empereur de Constantinople⁵. L'empereur lui aurait alors donné les terres de la Dobroudja, à l'époque sorte no man's land entre la Horde d'Or, la Bulgarie et l'Empire byzantin. Les fidèles du sultan Kay Ka'us se seraient installés sur ces terres en 1263 et après un certain nombre de déboires⁶, une partie de ces familles serait retournée en Anatolie à la fin du 13^{ème} siècle tandis qu'une autre s'installait de façon permanente dans la Dobroudja et se convertissait au christianisme.

De plus, le récit ottoman (*l'oğuznâme*) date de 1424, c'est-à-dire environ un siècle plus tard. Yazıcioğlu Ali, probablement un secrétaire à la cour ottomane, a donc connu ces chrétiens devenus sujets ottomans depuis une trentaine d'années et venus à la cour ottomane demander un certain nombre de privilèges⁷. Or, il leur reconnaît sans hésitation des traditions qui leur attribuent une origine anatolienne : pour Paul Wittek, c'est donc que leur langue ne différait pas de son propre osmanli et que ces traditions ne différaient essentiellement pas des siennes. Paul Wittek en conclut également que l'étymologie du mot « Gagauz » provient alors vraisemblablement du nom « Kay Ka'us »⁸.

⁴ Paul Wittek, "Yazıcioghlu Ali and the Christians Turks of the Dobrudja", *Bulletin of the School of Oriental and African Studies*, Tome XIV, 1952, pp. 639-668 ; "Les Gagaouzes: les gens de Kay Ka'us", *Rocznik Orientalistyczny*, Tome XVII, 1953, pp. 12-24.

⁵ Sur le démêlés de Kay Ka'us II en Anatolie avec les Mongols et les Turcomans, voir Claude Cahen, *La Turquie pré-ottomane*, Istanbul, Varia Turcica, 1988, pp. 241- 249, et son article, "Kay Ka'us II, Izz al-din", *E.I.*², Tome IV, 1976, pp. 846-847.

⁶ Sur ces « déboires », voir également les textes des byzantinistes Georgius Pachymeres et Nikephoros Gregoras. Paul Wittek (1952), *op. cit.*, pp. 663-667 ; Kemal Karpat, *op. cit.*, p. 168.

⁷ Le récit d'Ibn Bibi, sur lequel s'appuie en partie Yazıcioğlu Ali, s'achève en 1278 à la mort du sultan Kay Ka'us. Paul Wittek soutient que l'ensemble des informations ajoutées par Yazıcioğlu Ali provient des contacts qu'il a eu avec les descendants du sultan. Pour une présentation plus complète de cette hypothèse, voir Sylvie Gangloff, "Les Gagaouzes : état des recherches et bibliographie", *Turcica*, 30, 1998, pp. 13-61.

⁸ Paul Wittek (1953), *op. cit.*, pp. 22-23. Il va sans dire que d'autres étymologies – et de très sérieuses hypothèses – sont également mises en avant et notamment gök+oğuz, kara+oğuz, gaga+oğuz. Pour un survol de l'ensemble des théories sur l'étymologie du nom « Gagaouze », voir par exemple L. A. Pokrovskaja, "K voprosu ob etimologii etnonima 'gagauz'", *Izvestija Akademii Nauk SSSR, Serija Literaturny i Jazyka*, Tome LIV, n°2, 1995, pp. 79-80.

Cette thèse proposée par Paul Wittek, en s'appuyant aussi bien sur l'analyse de la langue que sur des textes, semble avoir définitivement clos ce débat. Mais les Gagaouzes eux-mêmes rejettent cette hypothèse et s'en tiennent à l'idée d'une origine koumane, petchéneque et uze/tork. Et puisque ces derniers appartiennent au groupe oghuz (contrairement donc aux Petchénèques et aux Koumans), ils auraient alors, toujours selon les Gagaouzes, imposé leur langue à l'ensemble gagaouze. L'installation de Seldjouks au 13^{ème} siècle n'est pas forcément niée mais sa portée minimisée. Ces Seldjouks se seraient soit fondus dans la masse de Turcs chrétiens déjà présents, soit seraient tous repartis en Anatolie après l'arrivée des Ottomans 100 ans plus tard, ne laissant sur place que les chrétiens⁹.

Il faut dire que la théorie d'une ascendance seldjouke comporte un inconvénient majeur aux yeux des Gagaouzes car, dans cette hypothèse, ils ont été musulmans avant d'être chrétiens¹⁰ ! A cet égard, un autre élément tend à étayer la thèse d'une origine seldjouke, c'est le nombre de mots d'origine arabe dans le vocabulaire gagaouze et notamment dans la terminologie religieuse. Hautement symbolique, le mot gagaouze pour désigner « Dieu » est « Allah »¹¹. On doute que si ceux-ci n'avaient pas été musulmans à un moment quelconque de leur histoire, ils aient emprunté tant de mots à « la langue musulmane », ceci d'autant plus que dans l'autre hypothèse (celle d'une origine koumane, petchéneque et oghuz), ceux-ci ayant migré vers l'ouest assez tôt, ils ont peu été en contact avec les musulmans¹².

⁹ C'est l'hypothèse soutenue par le prêtre et historien gagaouze Mikhail Çakır (Ciachir). M. Ciachir, *Besarabieliă Gagauzlarin istorieasă*, Chişinău, 1934, traduit et publié en turc dans *Türk Dünyası Araştırmaları*, n°20, octobre 1982, p. 225 de la traduction en turc.

¹⁰ Les Seldjouks n'étaient parfois que superficiellement convertis à l'islam. Et le sultan Kay Ka'us II lui-même aurait été sous l'influence – dite considérable – de ces deux oncles chrétiens (voir C. Cahen, *op. cit.* ; N. Gregoras et G. Pachymeres, cités par P. Wittek, 1952, *op. cit.*, pp. 657, 667). La réticence de Yazıcıoğlu Ali à admettre l'apostasie de ces Turcs incline, d'autre part, à penser qu'elle doit bien avoir eu lieu. Quoi qu'il en soit, justifié ou non, ces Seldjouks sont généralement perçus comme des musulmans et c'est bien ce qui motive les réactions négatives des Gagaouzes aujourd'hui vis-à-vis de l'hypothèse d'une origine seldjouke.

¹¹ Il y a d'autres exemples: paradis : cennet ; enfer : cende ; diable : şeytan ; ange : melek ; etc. Un tiers du vocabulaire religieux gagaouze est d'origine arabe ou persane. Voir L.A. Pokrovskaa, "Musul'manskie èlementy v sisteme hristianskoj religioznoj terminologii gagaouzov", *Sovetskaâ ètnografîâ*, n°1, 1974, pp. 139-144.

¹² D'autres auteurs expliquent la présence importante de ce vocabulaire arabo-musulman par le long voisinage – et donc les interactions – entre Gagaouzes et Turcs musulmans dans la Dobroudja. Voir, par exemple, Harun Güngör, Mustafa Argunşah, *Gagauzlar*, Istanbul, Ötüken, 1998, p. 9.

Sur l'histoire des Gagaouzes : des débats politisés

Une autre controverse – qui, elle, a fait rage entre historiens bulgares et roumains – porte sur le despotat gagaouze (ou bulgare ou roumain !) qui a dominé la Dobroudja au 14^{ème} siècle. Le sud de la Dobroudja (le quadrilatère) a été l'objet d'âpres controverses entre la Bulgarie et la Roumanie au début du 20^{ème} siècle. Il importait donc de démontrer l'appartenance historique de la Dobroudja pour les uns à la Bulgarie, pour les autres à la Roumanie. La petite principauté gagaouze formée dans le sud de la Dobroudja, et qui a échappé au contrôle ottoman pendant la deuxième moitié du 14^{ème} siècle, a alors fait l'objet de marques identitaires contradictoires¹³. De même, les historiens bulgares se sont élevés contre la thèse d'une origine seldjouke des Gagaouzes¹⁴ voire ont soutenu que les Gagaouzes étaient d'origine proto-bulgare ou tout simplement étaient des Bulgares turquisés¹⁵.

A la fin du 18^{ème} et au début du 19^{ème} siècle, les Gagaouzes, ainsi qu'un nombre non négligeable de Bulgares, ont émigré de la Dobroudja vers le sud de la Bessarabie (appelé également le Budjak – *Bucak*). Ces migrations suscitent, elles aussi, un certain nombre de controverses : sur leur ampleur, leurs motifs, sur les dates de ces mouvements de populations et les conditions de ce peuplement du sud de la Bessarabie¹⁶. Les exactions des janissaires à l'encontre des chrétiens ont longtemps été mises en avant par les Russes (autorités officielles et historiens confondus) pour justifier ces migrations, et donc le refuge sous l'aile protectrice russe. Cette

¹³ IL s'agit notamment des âpres échanges entre l'historien roumain N. Iorga et l'historien bulgare P. Mutafčiev (voir Sylvie Gangloff, *op. cit.*, pp. 21-22). Sur cet Etat gagaouze, voir Halil İnalçık, "Dobrudja", *E.I.*², Tome II, 1965, p. 625-629 ; Ahmet Celebi, "Osmanlı Devletinde Gagauzlar", *Türk Kültürü*, Tome XXX, n°354, octobre 1992, pp. 583-589.

¹⁴ C'est le cas par exemple d'A. Manov qui a publié, en 1938, une vaste étude sur les coutumes des Gagaouzes de Bulgarie. A. I. Manov, *Potekloto na Gagauzite i teknite obiçai i nravi*, Varna, 1938, traduit en turc sous le titre *Gagauzlar (hristiyan Türkler)*, Ankara, Varlık, Ulusal, 1939.

¹⁵ Voir Kemal Karpat, *op. cit.*, p. 167.

¹⁶ Sur les migrations des Bulgares et des Gagaouzes, voir Olga Radova, "Bucak'taki Transtuna göçmenlerinin ve Gagoğuzların etnik kimliği (18. Yüzyılın sonu ve 19. Yüzyılın başı)", *Avrasya Etüdleri*, n°13, 1998, pp. 55-70 ; Ivan Grek, *Obšestvennoe Dviženie i Klassovaâ bor'ba bolgar i gagauzov ūga rossii*, Akad. Nauk Moldavskoj SSR, Ŗtiinca, Kišinev, 1988 ; I. Mešerūk., *Antikrepostniçeskaâ bor'ba Gagauzov i Bolgar Bessarabii, 1812-1920 gg.*, Kišinev, 1957 ; *Social'no-*

interprétation reste encore vivace notamment dans la mémoire collective des Gagaouzes. Mais, en admettant que ces exactions aient pu, dans une certaine mesure, avoir lieu, elles ne peuvent certainement pas expliquer ces massifs déplacements de populations. Les multiples guerres russo-turques qui ont ravagé la Dobroudja (et notamment l'invasion russe de 1929) ont, elles aussi, pu avoir provoqué des départs¹⁷. Mais la raison principale réside sans doute dans les avantages qui furent généreusement offerts à ces migrants par les Russes (et notamment la distribution de lots de terre et l'exemption de certaines taxes) dans le cadre d'une politique de colonisation de la Bessarabie par des populations non-roumaines. Cette thèse a naturellement surtout été développée par l'historiographie roumaine afin de dénoncer les efforts de la Russie (puis de l'URSS) pour s'approprier cette terre. Cette explication est cependant confirmée par un certain nombre de textes (et notamment un décret du tsar, datant de 1807, détaillant les privilèges accordés aux colons)¹⁸. Cette politique de colonisation de la Bessarabie a d'ailleurs concerné les Gagaouzes mais aussi, à la même époque, les Bulgares (ou encore d'importantes colonies allemandes)¹⁹. Toute analyse de l'évolution démographique des populations de cette région au 19^{ème} siècle est rendue malaisée par l'imprécision et la contradiction des statistiques mais aussi parce que les recensements étaient souvent falsifiés, ou en tout état de cause sujets à caution – et controversés – et les études démographiques politisées.

Un autre débat, et celui-ci aux prolongements très actuels (et politiques), concerne le peuplement de la région avant l'arrivée de ces colons. Il est généralement admis que le sud de la Bessarabie où migrèrent les Gagaouzes au 19^{ème} siècle était alors inhabité. Mais les Roumains (et les Moldaves aujourd'hui) prétendent qu'il

èkonomičeskoe razvitie bolgarskih i gagauzskih sel v ũžnoj bessarabii (1808-1856), Akad. Nauk Moldavskoj SSR, Kišinev, 1970 (en couverture, 1971).

¹⁷ Halil Inalcik, *op. cit.*, p. 628. La Dobroudja, coincée entre l'extrémité orientale de la chaîne des Carpates et la mer Noire, reste en effet une voie de passage pour les armées.

¹⁸ George Jewsbury, *The Russian Annexation of Bessarabia : 1774-1828. A Study of Imperial Expansion*, Boulder, East European Quarterly, 1979, pp. 66-74.

¹⁹ Sur cette colonisation voir l'ouvrage de D. Brandes, *Von den Zaren adoptiert. Die deutschen Kolonisten und Balkansiedler in Neurußland und Bessarabien, 1751-1914*, Munich, Oldenbourg, Schriften des Bundesinstitut für ostdeutsche Kultur und Greschichte, 1993.

n'est pas possible que ces terres n'aient pas été habitées et donc habitées par des populations roumaines/moldaves qui auraient fui devant l'arrivée des Russes²⁰, version que bien sûr les Russes et les Gagaouzes contestent. Et les sources disponibles ne mentionnent effectivement que la présence de quelques nomades tatars (Nogay) jusqu'au début du siècle. Dans la mesure où les Gagaouzes sont les premiers habitants de cette terre, celle-ci est alors « historiquement gagaouze » et les Gagaouzes entendent bien ne pas se laisser contester ce droit exclusif de propriété notamment dans leur combat, depuis 1990, contre une « roumanisation » de leur région.

Sur l'identité des Gagaouzes : les réalités de l'assimilation, bulgarisation et russification...

Aujourd'hui, on retrouve donc les Gagaouzes principalement en République de Moldavie²¹ dans la région de Comrat (sud de la Moldavie) où ils étaient 153 458 au recensement de 1989 et représentaient 3,5% de la population de ce pays. Ils sont concentrés dans les districts de Comrat (64% de la population), Çadır-Lunga (64%), Vulkaneşti (37%), Basarabeasca (30%) et Taraclia (27%). On retrouve également les Gagaouzes dans le sud de la Bessarabie aujourd'hui ukrainienne, dans la région de Beograd et Ismail où ils étaient 32 000 au recensement de 1989.

Il reste peu de Gagaouzes en Bulgarie : dans le district de Varna, près de Kavarna dans la Dobroudja et dans le sud de la Bulgarie (district de Yambol et Topolovgrad). Cette communauté gagaouze bulgare a été affaiblie par une assimilation importante aux Bulgares et de nouvelles migrations, cette fois-ci vers la Macédoine et la Thrace en 1906 puis 1930. On retrouve donc aussi les Gagaouzes en Thrace et Macédoine grecques où ils sont vraisemblablement entre 6000 et 10 000 (essentiellement dans le district de l'Evros et près de Serrès).

²⁰ Pour un exemple de cette thèse, voir Stefan Ciobanu, *La Bessarabie, sa population, son passé, sa culture*, Acad. roumaine, études et recherches (XIII), Bucarest, 1941, (entre autres pp. 28-35) et plus récemment les discours du Front Populaire moldave.

Les Gagaouzes de Bulgarie ont été en contacts étroits avec les populations bulgares pendant plusieurs siècles. Ils leur ont emprunté de nombreuses particularités culturelles et folkloriques²² et pour certains se sont donc assimilés aux Bulgares²³. D'autres, sans être assimilés aux Bulgares se sont déclarés « Bulgare » dans les recensements. Ainsi, le recensement bulgare de 1992 ne décompte plus que 1478 Gagaouzes ce qui, de toute évidence, est loin de dévoiler la réalité de la présence gagaouze dans le pays²⁴. L'ampleur de ce basculement de l'identité déclarée exprime sans doute la crainte de voir leur image et identité assimilée à celle des Turcs musulmans qui sont nombreux en Bulgarie (un dixième de la population)... et décriés. Le principal critère identitaire mis en avant par les Gagaouzes en Bulgarie est leur religion orthodoxe ; et leur principal critère identitaire d'opposition ou de défiance est l'islam (voire le Turc). Ces Gagaouzes ont, d'autre part, été imprégnés par le système scolaire de tout l'appareil idéologique nationaliste bulgare qui fait de la Turquie une sorte de Grand Satan. En conséquence, ils s'assimilent volontairement aux Bulgares et certainement pas aux Turcs.

Les Gagaouzes de Moldavie ex-soviétique, se disent, eux, ouvertement de langue et de racine turque et on ne trouve pas chez eux la même opposition quasi viscérale vis-à-vis de la Turquie. Mais, s'ils se disent « Turciques », ils ne se disent pas Turcs et ils insistent sur leur religion, l'orthodoxie ; et – toujours selon eux – cette identité avant tout orthodoxe les différencie fondamentalement des Turcs. D'autre part, le

²¹ Nous entendons bien sûr par « Moldavie », la Moldavie ex-soviétique, partie de l'ancienne Bessarabie (en roumain « Moldova »).

²² Sur l'influence bulgare sur le folklore gagaouze, voir A. I. Manov, *op. cit.* ; D. Tanasoglo (dir.), *Budžaktan seslar*, Kišinev, Karta Moldovenâskè, 1959 (et le compte-rendu de M. Guboglo dans *Studia et Acta Orientalia*, III, Bucarest, 1960/61, pp. 259-262).

²³ Sur cette assimilation, voir S. Romansky, *Carte ethnographique de la nouvelle Dobroudja roumaine*, extrait de la revue de l'Académie des sciences bulgares (XI), Sofia, Impr. de la Cour, 1915, pp. 21 et 22. La bulgarisation des Gagaouzes dans cette région a également été notée par V.A. Moškov (*op. cit.*), E. M. Hoppe (*op. cit.*, p 136) et T. Kowalski ("Les Turcs et la langue turque le la Bulgarie du nord-est", *Polska Akademia Umiejętności*, Cracovie, Prace Komisji Orjentalistycznej, n°16, 1933). A. I. Manov (*op. cit.*, p. 28 de l'édition turque) prétend, lui, que loin de s'être bulgarisés les Gagaouzes conservent entièrement leur indépendance ethnique et qu'il leur arrive souvent d'assimiler les éléments bulgares.

²⁴ Il est, en conséquence, difficile de chiffrer le nombre de Gagaouzes en Bulgarie, peut-être entre 5 et 20 000.

souvenir de leurs rapports avec les Turcs ottomans – ou l'instrumentalisation qui a pu en être fait par l'historiographie russe – n'est pas resté sans influence. Ainsi, dans la mémoire collective des Gagaouzes, c'est parce qu'ils ont été chassés par les Ottomans qu'ils ont émigrés en Bessarabie au 19^{ème} siècle. Il existe également chez les Gagaouzes, comme pour l'ensemble des chrétiens ayant connu la domination ottomane, la psychose de la conversion forcée. Une simple illustration : quelques Gagaouzes se sont installés, durant l'entre-deux guerre, en Turquie. Ces cas sont assez rares mais ils existent (ce qui n'est pas le cas pour les Gagaouzes de Bulgarie). La rumeur circule en Moldavie – aujourd'hui encore ! – que ces Gagaouzes auraient été « obligés » de se convertir à l'islam !

La Moldavie (Bessarabie) a fait partie de la Grande Roumanie de l'entre-deux guerre. Cette période roumaine a été plutôt mal vécue par les Gagaouzes. Dans l'ensemble, ils étaient en effet restés très attachés à la tutelle russe. Pour diverses raisons, la première – et elle est essentielle – est que les Gagaouzes avaient donc bénéficié, en tant que colons, d'un certain nombre d'avantages, avantages qu'ils ont perdu avec la domination roumaine. Ensuite, ils sont passés d'un vaste empire russe multiethnique à une nation roumaine nationale. Forcément, en tant que minorité, il y ont moins trouvé leur place !

Ce n'est donc qu'après la Seconde Guerre mondiale que les Gagaouzes de Moldavie sont entrés sous le giron soviétique. Là encore, ce rattachement fut d'autant mieux accepté par les Gagaouzes qu'ils y ont vu un retour à la tutelle russe (au delà des idéologies politiques). Toutefois, ils n'ont alors pas bénéficié d'un statut d'autonomie contrairement à d'autres peuples de l'URSS – parfois numériquement moins importants – qui, eux, l'avaient obtenu dans les années 1919-1921, l'âge d'or de la politique soviétique des nationalités.

Les Gagaouzes ont été sujets à un processus de russification, non violent mais certain, tout au long de la période soviétique. A l'exception de la période 1957-1961

où des écoles enseignant en partie en gagaouze avaient été autorisées²⁵, il n'y a pas eu d'éducation en gagaouze, pas de périodique en gagaouze et, de fait, très peu de publications en gagaouze (une vingtaine environ pour toute la période, essentiellement des recueils de poésie). Enfin, les Gagaouzes accédaient difficilement aux études supérieures et ils étaient sous-représentés dans les instances administratives soviétiques (une sous-représentation qui apparaissait clairement dans les statistiques officielles)²⁶.

La russification des Gagaouzes est donc allée bon train durant la période soviétique : au recensement de 1990, 73% des Gagaouzes déclaraient maîtriser le russe comme seconde langue et 7% comme langue maternelle (80% donc au total mais tout le monde le comprend plus ou moins)²⁷. Cette russification se traduit également par une forte pénétration du vocabulaire russe dans la langue gagaouze. Un petit dictionnaire gagaouze-russe-moldave a été publié en 1973 : sur les 11 500 mots gagaouzes de ce dictionnaire, plus de 2000 étaient des emprunts du russe²⁸. Les jeunes Gagaouzes des trois villes de la région (Comrat, Çadır-Lunga et Vulkanești) parlent de plus en plus souvent le russe entre eux et pour certains ne parleraient plus le gagaouze²⁹. Enfin, le russe est forcément la langue véhiculaire d'une région finalement assez mixte (Gagaouzes, Bulgares, Russes, Moldaves, Ukrainiens). Il est ici difficile et délicat de mesurer cette russification et les recherches entreprises sur le

²⁵ Sur cette brève période d'ouverture (et les motifs qui avaient conduit les autorités à la mettre en place), voir M. Bruchis, *Nations, Nationalities, People. A Study of the nationalities Policy of the Communist Party in Soviet Moldavia*, Boulder, East European Monographs, 1984.

²⁶ Archives du Parti communiste et du Comité Central. Voir M. Bruchis, *op. cit.*, p. 14 ; William Crowther, "Ethnicity and Participation in the Communist Party of Moldavia", *Journal of Soviet Nationalities*, vol. 1, n° 1, printemps 1990, pp. 148-149 ; Charles King, *Post-Soviet Moldova. A Borderland in Transition*, Londres, The Royal Institute of International Affairs, 1995, p. 19.

²⁷ Cette russification n'est, bien sûr, pas une particularité gagaouze. De très nombreux peuples « allogènes » de l'ex-URSS ont été russifiés. C'est notamment le cas des peuples en minorité sur un territoire et qui ne pouvaient alors qu'avoir recours au russe dans leur rapport avec la majorité. Ainsi, en Moldavie, la pratique de la langue russe est bien plus prononcée parmi les Gagaouzes que parmi les Moldaves.

²⁸ N.A. Baskakov (dir.), *Gagauzsko-Russko-Moldavskij Slovar'*, Moscou, Akad. Nauk SSSR, Institut Jazyka i Literatury, 1973.

²⁹ Observations personnelles.

sujet ont été réalisés dans un certain climat politique qui ne peut que générer prudence quant à leurs conclusions³⁰.

Vers un réveil de l'identité gagaouze : les peurs de l'assimilation et la réaction politique

Dans le mouvement d'effondrement de l'URSS, la Moldavie a proclamé sa souveraineté en juillet 1990 puis son indépendance en août 1991 avec pour unique langue d'Etat le moldave³¹. Ce nouveau national moldave ne pouvait en aucune façon recevoir l'approbation des Gagaouzes, comme d'ailleurs des autres minorités en Moldavie (Bulgares, Russes et Ukrainiens), c'est-à-dire de 35% de la population. Les Gagaouzes ont alors proclamé la souveraineté (juillet 1990) puis l'indépendance (août 1991) de leur région, indépendance consacrée par une République auto-proclamée, elle-même flanquée d'un Soviet Suprême gagaouze et de la création d'unités de défense gagaouzes (les « bataillons du Bucak »)³². Dans le même temps, les russophones de Transnistrie, à l'est de la Moldavie, s'organisaient en un mouvement séparatiste aux conséquences politiques, économiques et militaires autrement plus lourdes.

La République gagaouze auto-proclamée – et non reconnue – a finalement fait place à un statut tout à fait officiel de région autonome gagaouze (*Gagauz Yeri*), proclamée en décembre 1994. *Gagauz Yeri* dispose de tous les attributs d'une région autonome : un président (*Başkan*), un parlement local (*Halk Topluşu*), un comité exécutif (*Bakanlık Komitesi*) ; et d'une souveraineté dans les domaines de la culture,

³⁰ Par exemple, les recherches entreprises dans la région gagaouze par le département d'ethnographie de la Faculté d'histoire de Moscou en 1965-66 (et publiées en 1972 : M. N. Guboglo, "Ètnolingvističeskie processy na juge Moldavii", *Ètnografija i iskusstvo Moldavii*, Kişinev, 1972) laissent perplexes quant aux conclusions de l'auteur sur la russification volontaire et recherchée par les Gagaouzes (voir, par exemple, les commentaires de M. Bruchis, *op. cit.*, pp. 37-40)

³¹ Rappelons que les Moldaves s'étaient vus imposer, après leur intégration à l'Union soviétique, l'alphabet cyrillique. Une de leurs premières demandes, à la fin des années 80, porta donc sur le retour à l'alphabet latin.

³² Sur les différentes étapes de ce nouveau national moldave, les réactions des Gagaouzes, et la proclamation d'une République indépendante, voir Sylvie Gangloff, "L'émancipation politique des Gagaouzes, turcophones chrétiens de Moldavie", *CEMOTI (Cahiers d'Etudes sur la Méditerranée Orientale et le Monde Turco-Iranien)*, n°23, 1997, pp. 231-257.

du travail, de l'éducation, du logement et des finances locales. Les autorités moldaves ont, elles, autorité exclusive en matière de politique extérieure, de défense, de citoyenneté et d'émission de la monnaie. Aucun des décrets votés par les autorités gagaouzes n'a d'effet juridique s'il est en contradiction avec une loi moldave³³.

Au delà des perspectives de réunification avec la Roumanie – perspectives redoutées par les Gagaouzes et, de fait, évoquées durant ces premières années de l'indépendance³⁴ –, la « roumanisation » de la Moldavie est au centre des préoccupations gagaouzes. Il s'agit notamment du débat sur la(les) langue(s) officielle(s) du pays. En effet, seul 4,4% des Gagaouzes (recensement de 1989) parlent couramment le moldave et l'adoption du moldave en tant que langue d'État ne peut qu'évincer les Gagaouzes (et les autres minorités) des postes à responsabilité ou encore de l'enseignement supérieur. Les Gagaouzes insistent donc sur le maintien, seul ou à côté du moldave, de la langue russe en tant que langue nationale. Mais forcément, pour les Moldaves, la région habitée par les Gagaouzes, c'est la Moldavie, et ces habitants doivent parler la langue du pays qui est, bien sûr, le moldave. Les Gagaouzes, eux, se prévalent dans leur revendications politiques des deux arguments traditionnellement mis en avant dans les revendications nationales (ou nationalistes) : à savoir qu'ils sont majoritaires sur les terres qu'ils revendiquent (les cinq *raïons*, ou districts, autoproclamés indépendants sont peuplés en majorité de Gagaouzes³⁵), et que ces terres sont historiquement gagaouzes puisqu'ils en sont les premiers occupants...

³³ Pour les détails de ce statut d'autonomie, voir Sylvie Gangloff (1997), *op. cit.* Texte complet de statut dans "Gökoğuzlar bağımsızlığını kazandı", *Türk Dünyası Tarih Dergisi*, n°97, janvier 1995, pp. 38-40

³⁴ Rappelons que la langue moldave n'est qu'un dialecte de la langue roumaine et que l'intercompréhension entre les deux est quasi totale, que nombre de politiciens et intellectuels roumains (et moldaves dans une très nette moindre mesure) considèrent que la Moldavie n'est qu'une province, usurpée par les Russes, de la Roumanie. Le débat est d'ailleurs loin d'être clos comme les interminables négociations entre la Roumanie et la Moldavie sur la signature du traité bilatéral l'ont démontrées. Pour un panorama général de ce contentieux, voir Sylvie Gangloff (1997), *op. cit.*, Charles King (1995), *op. cit.*, Matei Cazacu, Nicholas Trifon, *Moldavie ex-soviétique. Histoire et enjeux actuels*, Paris, Acratie, « Cahiers d'Iztok », 1993.

³⁵ Ces cinq raïons (sur 40 que compte la Moldavie) sont ceux de Comrat, Çadır-Lunga, Vulkalnești, Basarabeasca et Taraclia.

Les Gagaouzes soutiennent être un « peuple à part » et, ce, avec force depuis 1989-90, période où le nationalisme moldave a donc commencé à avoir un réel impact politique. La réalité d'une identité gagaouze avant cette date n'est pas contestable mais son impact politique réel (en termes d'identité collective politiquement consciente et active dans sa revendication collective) reste à être étudiée (et dans une moindre mesure sa réalité sociologique même si plusieurs travaux traitent déjà de la question : russification, endogamie, etc.).

Cette nouvelle conscience gagaouze se traduit tout d'abord, donc, par un combat politique, combat politique qui a été mené dans un climat d'insécurité (réelle ou amplifiée) ; car c'est bien avant tout la peur d'une « roumanisation » du pays qui a conduit les Gagaouzes à politiquement (voire culturellement) s'exprimer et accélérer un processus qui n'était encore que balbutiant, à savoir la construction d'une véritable identité gagaouze, une identité « nationale » en quelque sorte ; et cette construction identitaire « par réaction » n'est certainement pas une particularité gagaouze (principe du « Tout Etat se fait contre »).

Cette quête identitaire s'exprime au travers d'attributs qui ont été instamment réclamés... et reconnus : un enseignement en gagaouze, des périodiques, publications et émissions de radio ou de télévision en gagaouze et, depuis la création du territoire autonome gagaouze (*Gagauz Yeri*), un drapeau et une langue officielle (le gagaouze aux côtés du russe et du moldave). Les leaders gagaouzes ont également mis au point leur propre alphabet gagaouze, un alphabet latin mais comprenant des signes diacritiques qui le distinguent du roumain et surtout du turc de Turquie.

Mais il s'agit surtout d'alimenter cette construction identitaire. Les nouveaux périodiques gagaouzes abondent ainsi en articles sur l'origine et l'histoire de ce peuple. On y évoque l'Etat gagaouze dans la Dobroudja au 14^{ème} siècle, les migrations du 19^{ème} siècle vers la Bessarabie (les premiers habitants de la région !), les Gagaouzes dans le monde, en Asie centrale (migrations dans les années 1909-1910) ou au Brésil (migrations en 1925)³⁶, etc. On y parle, pêle-mêle, des poètes et peintres gagaouzes (abondantes illustrations à l'appui), des programmes scolaires des

lycées et des écoles, de diverses manifestations folkloriques, etc. On se veut également didactique avec, par exemple, de claires (et réitérées) présentations et explications du nouvel alphabet gagaouze. Les musées gagaouzes de Comrat (musée folklorique) et Beşalma (le « musée d'ethnographie gagaouze ») viennent apporter d'autres illustrations de l'histoire et des coutumes gagaouzes³⁷.

Parallèlement, on formate quelques « héros nationaux », gloires récemment édifiées ou redorées sur l'autel de la patrie gagaouze. Il s'agit, notamment, de Dimitri Karaçoban, poète qui fut le premier à écrire en gagaouze (de la poésie) dans les années 60 et qui avait milité pour une éducation en gagaouze dans les écoles. Il est aujourd'hui l'objet d'une grande considération, voire d'une vénération, parmi les Gagaouzes qui le perçoivent comme le poète national et l'initiateur de l'éveil national gagaouze. Il s'agit aussi du prêtre et historien gagaouze Mihail Ciachir (Çakır) qui, au début du 20^{ème} siècle, a traduit et publié plusieurs ouvrages religieux en gagaouze³⁸ et fut également l'auteur d'une « Histoire des Gagaouzes de Bessarabie » (1934)³⁹.

Au delà de leur propre histoire, de leur propre langue (création d'un alphabet gagaouze) et de leurs poètes, les Gagaouzes se ménagent quelques martyrs nationaux, agrégats indispensables à toute (récente ?) identité nationale, identité forcément née dans la lutte. La réalité des persécutions commises (probablement mais sur quelle ampleur ?) durant la domination roumaine de l'entre-deux guerre reste à être étudiée ;

³⁶ Exemples : "Gagauz halkının millet istoriası hem kiyetmeti için düşünmeklär", *Sabaa Yıldızı*, n°1, 1996, p. 4 ; courrier d'un Gagaouze d'Asie centrale, A. S. Petroviç dans *Ana Sözü*, 21 avril 1990 ; "Gagauzlar Brasyliada", *Sabaa Yıldızı*, n°2, 1996, pp. 50-51.

³⁷ Dans les deux musées, la profusion de marqueurs identitaires (allant des piles de draps brodés aux motifs « typiquement gagaouzes » et aux costumes folkloriques « gagaouzes » pour le musée de Comrat jusqu'à la « faucille gagaouze » dans le musée d'ethnographie) y indique aussi une volonté de montrer, prouver, l'existence d'une histoire et d'une culture gagaouze. Le musée ethnographique de Beşalma y ajoute nombre de « documents d'archives » sur l'Etat « gagaouze » de la Dobroudja au 14^{ème} siècle ou sur les migrations gagaouzes vers la Bessarabie.

³⁸ Traduction des évangiles (en cyrillique, 1909-1911), d'un ouvrage de liturgie (en cyrillique, 1911), de "L'histoire de l'ancien et du nouveau testament" (en cyrillique, 1912), de "L'histoire de l'Église" (en cyrillique, 1912), de psaumes (en cyrillique, 1912). Durant la période roumaine, M. Ciachir publia, en alphabet latin et suivant les principes de l'orthographe roumaine : les évangiles (*Evanghelia*, Bucarest, 1912), un livre de prière (*Dua chitabâ Gagauzlar icin*, Chişinău, 1935), l'évangile de Marc (*Ai (Aiozlu) Evanghelia Marcudan*, Bucarest, 1935), un livre de psaumes (*Pastir găgăuzcea (tiurcea) Gagauzlar icin hem Tiurclear icin*, Chişinău, 1936) et l'évangile de Matthieu (*Bizim Saabimizin Iisus Hristosun Ai (aizlu) Evangheliaasâ hani Apostol Matfeidean eazăea ghecilmiş*, sans date ni lieu d'impression).

ceci, d'autant que l'ambassadeur de Turquie à Bucarest à l'époque, Hamdullah Suphi Tanrıöver, avait œuvré en faveur de la mise en place d'un enseignement en turc pour les Turcs et les Gagaouzes de Roumanie. Cependant, cette période reste, dans la mémoire (construite ou réelle) du peuple gagaouze, la période noire de leur histoire. En fait, plus que l'entre-deux guerre, c'est la guerre elle-même qui semble avoir engendré les quelques martyrs de la nation gagaouze. Les Gagaouzes semblent avoir en effet accueilli à bras ouverts le retour des « Russes » en 1940 après le pacte Molotov-Ribbentrop. Et lorsque, en 1941, l'armée roumaine a reconquis la Bessarabie, quelques règlements de compte semblent avoir eu lieu. De plus, il va sans dire que les quelques « martyrs » nés à cette époque ont, durant la période soviétique, dûment été commémorés comme les martyrs du fascisme (statues et monuments commémoratifs à l'appui).

A l'été 1990, à l'aube de la proclamation de la souveraineté du pays, les dirigeants du Front populaire moldave, qui avaient mené la lutte pour l'autonomie puis l'indépendance de la Moldavie, avaient décidé de réagir par la force à la sécession déclarée par les dirigeants gagaouzes : alors que les Gagaouzes avaient décidé de la tenue d'élections pour former un parlement local, ils ont lancé quelques milliers de « volontaires moldaves »⁴⁰ à l'assaut de la région gagaouze pour « défendre l'intégrité territoriale du pays ». L'affrontement fut évité mais les « croisades de Druc » (du nom du dirigeant du gouvernement Front populaire à l'époque) ont considérablement effrayé et marqué les Gagaouzes et ont alimenté une peur latente.

La peur de la « roumanisation » reste le socle identitaire commun des Gagaouzes (identité réelle, latente ou en construction ; de l'ordre de la simple identité culturelle⁴¹

³⁹ Mikhail Çakır (Ciachir). M. Ciachir, *Besarabielă Gagauzların istorieasă*, Chişinău, 1934 (TDA, n°20, octobre 1982), *op. cit.*

⁴⁰ Il est difficile de juger dans quelle mesure ces « volontaires » l'étaient réellement ou si, échauffés par les diatribes de leur cadres locaux (voire par quelques litres de vodka selon de nombreux témoignages), ils se sont laissés entraîner. Quoiqu'il en soit, des milliers de « volontaires », armés de fusils ou de simples outils agricoles, ont été acheminés par autocars jusqu'à la région gagaouze qui fut encerclée.

⁴¹ Notons simplement que l'exogamie est forcément plus marquée dans les villes ou villages « ethniquement mixtes ».

ou de l'ordre de l'identité collective politique). C'est sur ce socle commun que se retrouve l'ensemble de la population gagaouze ; car si l'élite gagaouze (divisée par ailleurs sur ses positions politiques) cherche ardemment à construire une identité, le paysan gagaouze reste, lui, pour l'instant, éloigné de ces débats. Ses préoccupations sont essentiellement d'ordre économique et sociale. L'effondrement de l'URSS n'a pas été sans créer une grave désorganisation de l'économie du pays dans son ensemble. Les pièces de rechange pour le matériel agricole font cruellement défaut de même que les débouchés puisque, abreuvant auparavant l'URSS, la production moldave peine à pénétrer des marchés aujourd'hui protégés par des taxes douanières.

La religion orthodoxe reste très clairement leur marqueur identitaire de base⁴². Toutefois, les Gagaouzes de Moldavie ne peuvent aujourd'hui se baser uniquement sur leur religion dans leur recherche de différenciation par rapport aux Moldaves dont ils redoutent l'hégémonie culturelle et linguistique. Force leur est bien de se référer à ce qui fait précisément leur différence, à savoir leur langue qui, elle, est turque – ou gagaouze !

Le rapport – fondamental – à la Turquie et aux peuples turcs, turcophones ou turciques n'est pas complètement clarifié. Au niveau officiel, ce n'est finalement que lorsqu'ils se sont trouvés politiquement et diplomatiquement isolés, et notamment lorsque leur allié russe leur a fait défaut⁴³, que les Gagaouzes se sont tournés vers la Turquie. Et la Turquie a réellement et concrètement apporté une aide multiforme aux Gagaouzes. Elle a octroyé une aide financière pour la création de l'université gagaouze, octroyé des bourses pour les étudiants gagaouzes, elle assure en partie la formation des policiers gagaouzes, elle a débloqué un crédit pour la construction d'un système d'irrigation, envoyé du pétrole, de l'aide humanitaire, etc.⁴⁴

⁴² Les Gagaouzes restent, dans leur très grande majorité, rattachés au patriarcat de Moscou (tout comme le métropolite de Moldavie, aujourd'hui concurrencée par un « métropolite de Bessarabie »).

⁴³ Voir, par exemple, Sylvie Gangloff (1997), *op. cit.*

⁴⁴ L'ensemble de ces aides (humanitaires ou financières) et de ces initiatives sont décidées ou réalisées soit directement par le Président ou le Premier ministre turc (à l'occasion d'un voyage), soit par l'ambassade de Turquie à Chişinău, soit par l'agence de coopération internationale de Turquie (TICA), dépendante du ministère des Affaires Etrangères.

L'influence de la Turquie a cependant rapidement buté sur des obstacles culturels (ou religieux). Ainsi, dans les premiers temps de la « République autoproclamée » (1992), la Turquie s'est proposée pour fournir des manuels scolaires de langue aux Gagaouzes. Tollé général ! non pas tant d'ailleurs parce que la langue diverge légèrement ou à cause de la photo d'Atatürk en première page, mais parce que la tonalité dite « musulmane » de certaines phrases exaspèrent les Gagaouzes. Il s'agit par exemple de l'utilisation de prénoms « turcs » (Ahmet, Mehmet,...) qui ne peut être conforme à « l'esprit » des Gagaouzes, qui, eux, n'utilisent que des prénoms chrétiens⁴⁵. La population gagaouze ne tient pas de toute façon à un enseignement exclusivement en gagaouze : elle ne voit pas l'avenir dans ce pays d'un enfant ne possédant que la langue gagaouze et insiste donc sur le maintien du russe comme langue d'enseignement (et l'ambassade de Russie rivalise avec celle de Turquie – et avec un certain succès – dans la donation de manuels scolaires).

En revanche, la coopération culturelle, tant qu'elle reste politiquement relativement indolore, rencontre un succès populaire certain et est alors sans doute plus porteuse en terme de rapprochement des deux peuples. Le simple échange de groupes folkloriques est ainsi grandement apprécié par la population gagaouze qui y trouve traces de sa propre culture et de son propre folklore ; de même, par exemple, les trois femmes turques qui sont venues donner des cours de cuisine et de couture pendant deux mois ont marqué les esprits. Le simple fait qu'il y ait intercompréhension entre le turc de Turquie et le turc des Gagaouzes ménage de vastes pistes de coopération. La Turquie compte ainsi beaucoup (à terme) sur ses investissements en matière d'audiovisuel. Ankara a obtenu, en échange de la fourniture de matériel pour la télévision gagaouze, la possibilité d'émettre une chaîne publique turque sur un canal officiel moldave.

⁴⁵ Pour la même raison, la première méthode de langue publiée par le gagaouze N. Babaoglu qui serait inspirée des méthodes turques similaires (et notamment de leurs exemples: « Ahmet geldi ») est très critiquée par les Gagaouzes

Remarques conclusives

L'émergence d'un mouvement séparatiste gagaouze (la République autoproclamée – forcément non reconnue par les autorités moldaves – a donc vécu jusqu'en décembre 1994, moment où fut légalement créée la région autonome de Gagaouzie, *Gagauz Yeri*) est bien l'expression d'une identité gagaouze – une identité naissante, en développement ou arrivée à maturité – mais aussi l'expression d'une réaction ; réaction face à la perspective de se retrouver minoritaire dans un Etat-nation et, surtout, réaction face à la perspective d'une « roumanisation » de la Moldavie. Mais ce mouvement est aussi le résultat de l'action de quelques intellectuels ; intellectuels dont le parcours politique, les ambitions ou les relations pèsent sur les orientations politiques du mouvement.

Ces intellectuels sont peu nombreux mais divisés : divisés sur leurs rapports avec les autorités centrales moldaves (certains revendiquent ainsi la création d'une fédération à trois : Moldaves, russophones de Transnistrie, Gagaouzes) ; divisés sur leurs rapports avec Moscou ou avec la République indépendante de Transnistrie ; divisés sur les rapports avec la Turquie, sur leur profil politique (ex-communistes et ex-opposants)... sans compter les oppositions de personnes⁴⁶. D'où une certaine confusion politique dans la région et des oppositions qui freinent la mise en place concrète de l'autonomie, dans ses attributs politiques, économiques ou juridiques.

Le profil identitaire des Gagaouzes, leur origine ou leur histoire, est aujourd'hui aussi façonné, remodelé ou tout simplement présenté, mais en tout état de cause diffusé, par ces intellectuels : auprès des organismes internationaux (OSCE, Conseil de l'Europe, Commission européenne), auprès des chercheurs (en Europe occidentale, Russie ou Turquie), des journalistes, etc.

⁴⁶ Une simple illustration avec la bataille rangée amorcée à la fin de l'année 1997 par des intellectuels gagaouzes contre l'ancien *Başkan* (président) de *Gagauz Yeri*, G. Tabușik, accusé de gérer la région de manière dictatoriale et d'être rongé par la « maladie bolchevik » ; ou encore, l'opposition au *Başkan* suivant, D. Croitor, accusé de diverses malversations financières (février 2001). La population gagaouze a fini par exprimer sa lassitude devant ces querelles en désertant massivement les urnes.

L'histoire et l'identité de ce peuple restent marquées par de nombreuses zones d'ombres. Il s'agit des débats évoqués ici sur leurs origines, sur l'Etat gagaouze du 14^{ème} siècle dans la Dobroudja ou sur les migrations vers la Bessarabie au 19^{ème} siècle – des questions sur lesquels nous ne disposons parfois que d'informations fragmentaires – mais il s'agit aussi, par exemple, des rapports entre les Gagaouzes et les Turcs ottomans durant leurs quelques siècles de « vie commune », ou encore de la situation (en terme d'expression identitaire, endogamie, rapports avec la majorité, etc.) des minorités gagaouzes en Asie centrale, en Bulgarie ou en Grèce par exemple.